

Clémence Boulouque est née en 1977. Mort d'un silence est son premier récit pour lequel elle a reçu le prix Féneon 2003.

New York, septembre 2001.

J'avais décidé de partir vivre loin de mes souvenirs d'enfance.

(...)

Le World Trade Center était séparé de l'université par quarante minutes de métro. Cortland Street - West 116^m Street, ligne 1.

Un mardi matin, il n'y a plus eu de World Trade Center. Il n'y a plus que les bruits, les images de ces avions qui le percutent, de ces tours qui s'effondrent. Plus que des absents.

Le terrorisme, les absents.

(...)

Une amie est venue à ma rencontre. Elle était presque calme, mais essoufflée.

— Classes are cancelled, Clémence. Two planes... hijacked. Crashed into the World Trade Center. Collapsed. The Twin Towers are gone. They are gone, m'a-t-elle dit.

Les Twins sont parties, littéralement. Un avion détourné. Le soleil était blanc.

(...)

La clé dans la porte. La radio de ma roommate.

—What the hell is going on, hère ?

Ma voix s'étouffe. Sur mon répondeur cli-gnote un message :

— Chérie, c'est maman, il est neuf heures moins cinq pour toi. Tu dois être partie à ton cours d'arabe. Rappelle-moi quand tu auras ce message. J'espère que tout va bien.

Les communications internationales interrompues. Je n'ai pu qu'envoyer un mail. Un mail qui a mis de longues minutes à passer.

Sujet : Je vais bien.

Message : Impossible d'appeler l'étranger. Je vous aime. Clémence.

Ma radio allumée. Deux avions dont on a perdu la trace. Le ciel qui gronde et le maire qui invite les New-Yorkais à rester chez eux. Les bruits, les cris, les ambulances. Pas de télévision, pas d'images, sinon celle de ma robe trempée. Le site Internet du New York Times. Le Pentagone, frappé aussi. Et un avion tombé en Pennsylvanie. Une vague d'attentats au matin du 11 septembre 2001.

Aucun appel pendant deux heures. Pas de tonalité, rien. Deux heures, seule. Seule avec ma roommate, à qui j'ai raconté mon histoire. Seule avec mon histoire, qui ne me quitte pas.

Je suis la fille du juge Boulouque, du terrorisme, des années quatre-vingt, des attentats parisiens. Et je suis orpheline de tout cela.

Personne ne se souvient de mon père et la vague d'attentats des années quatre-vingt à Paris se confond avec celles qui ont suivi — c'est après tout le destin des vagues de se retirer.

C'était aussi le sien.

Je suis la petite fille qui a connu les menaces de mort et les gardes du corps autour de sa dixième année — les campagnes de presse, les phrases assassines.

J'avais treize ans lorsque mon père a tiré, le 13 décembre 1990. Tiré sur lui, cette nuit-là. Et sur nos vies.

J'avais treize ans. Bientôt, à vingt-six ans, onze mois et six jours, j'aurai passé plus de la moitié de ma vie sans lui.

Au début, j'ai compté les minutes qui me séparaient de sa mort, puis les heures, les jours. Parfois, je me surprends à calculer encore son absence en mois quand, déjà, les années sont si nombreuses à s'être glissées entre nous. Je change sans cesse l'unité de mesure de cette distance. J'arpente les dimensions de l'absence.

Cette nuit-là, il a cessé de vieillir. Dans quinze ans, quatre mois et dix jours, je serai son aînée,

sa grande sœur. Puis sa mère. Je me rapproche de lui à mesure que je m'en éloigne.

I

(...)

Une petite fille espiègle, insouciant, plutôt mignonne ? Une fillette heureuse puis une adolescente gîlée par le deuil — une telle métamorphose en quatre ans ?

J'avais un caractère parfois difficile, ne supportais pas d'être laissée seule avec mon frère lorsque nos parents sortaient, sanglotais lorsqu'ils mettaient leurs manteaux, avais refusé d'aller à la maternelle, et faisais de proche en proche des colères bruyantes, comme ce caprice pour un pull bleu et rosé entrevu dans une boutique de Fabriano — mon père avait finalement cédé et je le porte sur les photos des vacances de Pâques au printemps suivant.

En dernière année de maternelle, j'avais eu la scarlatine, la convalescence s'était prolongée et j'avais voulu apprendre à lire, y étais parvenue et ne voulais plus aller à l'école, plus quitter la maison. J'étais toujours gaie lorsque mes parents m'entouraient, ivre de joie quand ils se mettaient à danser avec leurs amis sur un air des Blues Brothers le samedi soir ou lorsque mon père, incapable d'achever ses blagues, s'étouffait lui-même d'hilarité, quand il me racontait ses souvenirs d'enfance, ses méfaits de gamin en culottes courtes, ce temps où les photographies étaient en noir et blanc.

Les vacances en Italie, tous les étés, étaient accompagnées d'un joyeux cérémonial, un long coup de klaxon au franchissement de la frontière, précisément devant le panneau où figure un klaxon barré. Puis les chats du Forum romain, les glaces fondues sur mes robes, la marque des chaises longues et des lettini sur ma peau, l'odeur des acacias dans la nuit, les soirées à San Cassiano après d'immenses pizzas, les paquets de Mulino Bianco, les yaourts Parmalat, et le traditionnel pistou dont mon père coordonnait la

préparation, déléguait entièrement la réalisation et proclamait seul la réussite.

(...)

Au début du mois de septembre éclataient des bombes à la poste de l'Hôtel-de-Ville, au magasin Casino de la Défense, au Pub Renault, à la préfecture de police de Paris et devant le magasin Tati, rue de Rennes. Onze morts, cent quatre-vingt-quinze blessés en dix jours. Un jeune juge parisien était saisi des dossiers. Celui dont je porte le nom et le deuil.

(...)

II

(...)

Un mardi à la sortie de l'école, deux de mes amies ont parié d'explosifs en faisant de grands gestes : « Ça peut être dans un stylo, dans n'importe quoi, ça peut être dans tout. » Je n'ai rien dit. J'ai avalé très vite le pain au chocolat que ma grand-mère était allée chercher pour chacune d'entre nous et les ai laissées partir devant.

À cet instant, je me suis sentie différente. Plus tard, la peur permanente m'a empêchée de ressembler à ceux dont les pères avaient une profession ordinaire. Mais ce jour-là, c'est le sentiment de savoir, qui m'a éloignée des deux petites blondes qui parlaient sans rien connaître : mon père m'avait expliqué, en me lisant un album de Lucky Luke intitulé Nitroglycérine, les multitudes d'explosifs et leurs propriétés.

Malgré cela, la vie n'était encore qu'une bande dessinée. Malgré des clichés, qui me choquaient parfois. Cette petite fille ensanglantée en couverture de Paris-Match que j'avais vue sur des panneaux — « Son regard accuse », disait la légende. Malgré des sons déchirés qui résonnaient en moi — ces sirènes d'ambulance dans les reportages sur le vif après l'explosion de la poubelle, rue de Rennes.

(...)

Puis les choses ont changé. Une brûlure. La même brûlure, à chaque fois. Chaque fois que je crois revivre la scène, celle où j'ai appris que mon père serait désormais protégé. L'appartement était sombre. C'était une fin de journée. On avait sonné à la porte et j'étais allée embrasser mon père, que la chienne Prisca accueillait toujours mieux que moi. Il était rentré insensiblement plus tôt et n'était pas seul. Près de la bibliothèque de l'entrée, un homme au blouson de cuir sombre avait l'air taciturne ou gêné.

— Puce, il faut que je t'explique quelque chose.

Mon père nous a fait passer au salon attenant. Ils ont continué jusqu'au canapé tandis que je m'asseyais sur le bras de l'un des fauteuils rouges au tissu rugueux. Je me suis lourdement laissée tomber dedans et personne ne me l'a reproché — la situation devait donc être préoccupante. Mon père a incliné la tête et a regardé l'homme droit dans les yeux, comme pour l'inviter à parler. — Je m'appelle monsieur Canesson mais mes collègues m'appellent Canasson, comme un cheval. Avant de continuer, il a pris une inspiration.

— A partir de maintenant, je vais être avec des collègues auprès de ton père. Pour le protéger, tu comprends. Mais ne t'inquiète pas, il ne risque rien. Il n'y a pas de risque, il n'y a aucun risque pour ton papa. C'est juste que c'est mieux. C'est mieux. Comme cela, tu peux être...

Je me suis mise à pleurer. J'ai encore la sensation d'une main passée dans mes cheveux et de l'étoffe de la chemise de mon père sur ma joue. Rien ne pouvait arrêter mes épaules et ma poitrine qui s'effondraient sous les sanglots. J'avais honte de pleurer devant M. Canesson, je pleurais sans être précisément triste de ce qui m'était annoncé. J'avais le sentiment d'être emportée par autre chose.

Dans cette même pièce sombre, quatre ans plus tard, nous serions rassemblés frissonnants de fatigue et épuisés par les larmes, dans la douleur de sa mort.

L'hiver 1986 — la chanteuse Eisa venait de prendre la première place du Top 50, mon frère militait contre le projet de loi sur les universités

privées du ministre Devaquet. C'est à partir de cette période que j'ai commencé à prendre des repères dans l'actualité pour arrimer dans ma mémoire les événements de ma vie. Auparavant, nous étions notre propre mesure : mon grand-père était mort douze jours avant mes sept ans, j'avais sauté le CP après des mois de scarlatine, mon frère s'était cassé le bras en cinquième et en quatrième. Mes souvenirs d'enfance sont, depuis, noués avec des dates, celles des affaires de terrorisme.

(...)

Certains souvenirs brûlent. L'un d'entre eux, parmi d'autres, plus que d'autres. Parce que je sais aujourd'hui que j'ai eu dans les mains le dernier objet que mon père a tenu entre les siennes. C'était une fin d'après-midi, un soleil fatigué d'hiver. Nous étions probablement allés au cap d'Antibes, vers la plage de la Garoupe. Nous empruntions un chemin un peu à l'écart qui débouchait, au pied d'une propriété privée, sur des rochers jetés dans la mer. Nous regardions l'horizon en faisant de vagues rêves et en mangeant les pans-bagnats faits par mon père. Les vacances étaient cette somme de petites choses improbables, des pans-bagnats faits par mon père. Avant de rentrer, nous avons parcouru la vieille ville d'Antibes, La voiture garée près des remparts, puis le retour. Marcher sur la plage pour profiter des dernières lueurs de la journée. Mon frère était remonté au studio pour arracher quelques minutes d'une solitude impossible à trouver dans nos quelques mètres carrés. Peut-être du balcon de ce deuxième étage a-t-il vu des silhouettes qui se croisent, se rapprochent et s'éloignent, dans le murmure discret de la mer et le vrombissement des voitures. Nous étions trois de ces silhouettes et mes yeux se sont baissés sur ce que m'a montré mon père.

—Voilà.

Le souvenir de cette masse métallique, sombre, au cœur de sa main. Le sable de la plage un peu collé et plus foncé, près des douches. Des baigneurs de décembre s'y précipitent, criant et riant, en sortant de l'eau.

—Tiens.

Je crois que j'ai entendu les vagues mourir sur le rivage, partir et revenir. Je sens une rougeur

picoter mon visage. Il me met l'arme dans la main, terriblement petite, et tellement lourde. Cette « arme de service » dont on l'a doté depuis quelques semaines, qu'il transporte dans sa pochette en cuir marron où se trouvent aussi ses papiers et son portefeuille, et qu'il place tous les soirs en haut de l'armoire, dans la chambre des parents, lorsqu'il rentre à la maison. Cette arme que je voulais voir et qu'il consent à me montrer.

— Gilles !

Ma mère, la bouche tordue et les lèvres pincées ; quelque chose, dans son corps, tressaute. Elle bondit vers nous.

— Pas à une enfant, non, pas à une enfant !

Mon père, les yeux étonnés, déterminé.

— Mais justement, comme cela, elle sait que je ne risque rien.

Le revolver disparaît dans sa pochette. Ma mère se détourne.

Il me prend par l'épaule, me regarde pour nouer un pacte muet, ouvre ma main et y met quelque chose.

—Tiens, garde cela. La balle dont je n'aurai pas besoin.

Une sorte de bout de ferraille, de couleur rosée. Elle a servi de vase dans mon studio Barbie, pendant quelques jours, et a disparu.

(...)

III

Wahid Gordji. Une figure au teint aussi mat que celui de mon père, les cheveux raides, noirs, coiffés d'une mèche sur la droite ; un interprète à l'ambassade d'Iran, le propriétaire d'une BMW amenée d'Allemagne l'année d'avant et repeinte. Une BMW, comme cette voiture utilisée par les auteurs de l'attentat de la rue de Rennes au mois de septembre précédent.

Le juge Boulouque voulait l'interroger en qualité de témoin dans ce dossier. Wahid Gordji s'est retranché dans l'ambassade, ensuite encerclée par

la police pour empêcher une éventuelle fuite. Le traducteur demeurait cloîtré dans l'enceinte diplomatique et inviolable de l'avenue d'Iéna, refusait chaque jour de répondre aux convocations lancées par le magistrat. Ce comportement était pour les observateurs un aveu de culpabilité, et le terrorisme des derniers mois avait soudain un visage aux yeux de la presse et de l'opinion ; mais l'Iran de Khomeyni restait sourd aux demandes du juge. Les relations diplomatiques avec Téhéran ont été rompues au cœur du mois de juillet.
(...)

Ma vie se passait dans des salles de classe défraîchies, sur d'horribles tables carrelées où avaient lieu les cours de physique, dans les couloirs où nous attendions les professeurs dans le brouhaha et la fatigue. Puis elle s'est jouée ailleurs. Dans une atmosphère d'obscurité et de langueur, à partir d'un dimanche de novembre de cette année 1987. Des amis étaient venus déjeuner à la maison, et étaient restés dîner. Il y avait du pot-au-feu. Un coup de fil. Gordji acceptait de comparaître. Les gardes du corps ont été appelés, nous avons ri comme des hystériques, râlé contre ce type qui nous privait de vacances et de week-ends, tout cela pour ne pas avoir su repeindre sa voiture tout seul. J'ai hurlé « Gordgilles au boulot », nous sommes restés seuls et abattus lorsque la porte a claqué. La radio et la télévision. Mon père est rentré tard, je n'avais pas voulu aller me coucher et ma mère n'avait pas insisté. Nous savions depuis le début de la soirée que le diplomate iranien était sorti libre du bureau du juge. Les journalistes avaient ajouté qu'il était loisible de s'interroger sur la corrélation entre ce rapide interrogatoire et le sort des otages français encore retenus au Liban par des mouvements islamistes pro-iraniens. Si Gordji était une monnaie d'échange, le juge devenait un pantin.

Le présentateur du journal d'Antenne 2, qui égrenait les noms et les nombres de jours de détention des journalistes retenus à Beyrouth par le Hezbollah. « Marcel Carton, Marcel Fontaine, Jean-Paul Kauffmann, Jean-Louis Normandin ne sont toujours pas revenus du Liban. » Cette phrase, toujours la même, soir après soir, ces photos, ces

noms, et, quelques mois avant, l'exécution de Michel Seurat, l'un d'entre eux.

C'est peut-être ce dimanche soir que la douleur a déferlé. Les jours ont défilé. Le visage de mon père avait ce teint translucide de pâleur. Ses yeux erraient, ne se posaient sur rien, sauf sur la télévision, autour de vingt heures — l'affaire Gordji s'y est effilochée jour après jour dans des reportages de plus en plus brefs. Des gros titres, et la caricature d'un quotidien national. On y voyait Gordji et un juge replet, en robe noire, qui demandait : « Hublot ou couloir, fumeur ou non fumeur, Beyrouth ou Téhéran ? » On y voyait mon père comme une marionnette.
(...)

Mon père a donné à mes souvenirs une texture étrange où se mêlent son visage et des bribes d'actualité. Et, lorsqu'en France, on se remémore les remous de la première cohabitation, lorsqu'est évoqué le débat présidentiel entre Jacques Chirac et François Mitterrand, cette joute verbale, ce « regardez-moi dans les yeux (1) », c'est à lui que je pense, à sa bouche qui s'est crispée, à la cigarette qu'il est allé chercher et a mis de longues minutes à trouver, avant de revenir s'asseoir près de nous, les yeux embués.

Je ne parle que de cela. De mes yeux d'enfant sur son regard perdu.

Le reste n'est que vacarme, coups infligés pour rien. Quelques députés ou ministres se sont heurtés autour de ces dossiers. Je n'ai pas envie de m'affronter `tout cela, je n'en sortirais pas indemne. Et j'y mêlerais le souvenir de ses yeux tristes.

1) François Mitterrand : « Moi, je n'ai jamais libéré de terroriste. Je me souviens des conditions dans lesquelles vous avez renvoyé en Iran M. Gordji après m'avoir expliqué à moi, dans mon bureau, que son dossier était écrasant et que la complicité était démontrée dans les assassinats qui avaient ensanglanté Paris à la fin de 1986. »

Jacques Chirac : « Monsieur Mitterrand (...). Pouvez-vous me dire en me regardant droit dans les yeux que je vous ai dit que nous avions les preuves que Gordji était coupable de complicité ou d'action dans les actes précédents alors que je vous ai toujours dit que cette affaire était du seul ressort

du juge, que je n'arrivais pas à savoir - ce qui est normal compte tenu de la séparation des pouvoirs - ce qu'il y avait dans ce dossier et que, par conséquent, il m'était impossible de dire si véritablement Gordji était impliqué ou non dans ces affaires. Et le juge en bout de course a dit que non. Pouvez-vous vraiment contester ma version des choses en me regardant droit dans les yeux ? »

François Mitterrand : « Dans les yeux, je la conteste. »